

NOUVEAU

PARIS

MATCH

● Avec Madame Pompidou à Cajarc ● ● Nos reporters
 au Portugal en révolution ● Chez les extraordinaires
 guérisseurs des Philippines ● ● ● Les 7 erreurs de
 la constitution ● ● ● ● Les catholiques et l'élection
 présidentielle ● ● ●

LA FRANCE A VOTÉ



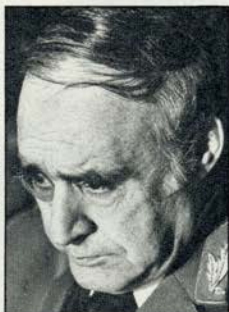
Page 54
Valérie-Anne s'écrie devant des foules entières : « Votez pour papa ! »



Page 61
Messmer confie à Tournoux ses conversations avec Chaban au début de la campagne.



Page 88
Raymond Cartier vous parle d'un général Spinola du Portugal, qui décolonise et restaure la liberté.



Page 84
Comment Mme Pompidou reprend petit à petit une vie normale après les dures épreuves de son deuil.



NOTRE COUVERTURE La France a voté. L'Élysée en intérim. Le président Poher nous laisse visiter le palais qui attend son futur maître **65**

LES HOMMES QUI FONT L'ÉVÉNEMENT ET L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

Les heures difficiles de Chaban (J. Chapus) .. **48**
 Les matins glorieux de Mitterrand **51**
 Ils n'ont rêvé qu'un seul tour **52**
 Il y a des trous dans la Constitution **53**
 Jean Cau : les martyrs de la gauche se moquent de nous **59**
 Messmer dévoile la vérité sur sa rencontre avec Chaban (Raymond Tournoux) **61**
 La Vénus de Toulouse contre le chevalier de Tours ou Royer dépassé **62**
 Un prêtre sur deux vote à gauche (R. Serrou) .. **63**

LES FEMMES QUI FONT L'ÉVÉNEMENT Contre la rose de Mitterrand, Anne-Aymone et Valérie-Anne, les fleurs de Giscard **54**

MATCH DE NOTRE TEMPS Nos reporters ont été voir de près les guérisseurs des Philippines, chirurgiens du miracle .. **73-83**

L'ÉVÉNEMENT

Claude Pompidou un mois après **84**
 C'est Mai 74 au Portugal **86**
 Spinola, le général cartériste (Raymond Cartier) **88**
 Notre reporter Pascal Delobel à Lisbonne **91**
 L'espion était chez Brandt **94**
 Pour l'industrie auto, un avenir de combats **98**

DOCUMENT Les zoos, c'est le bain (Philippe Diolé) **100-124**

MOTS CROISÉS Roger La Ferté - Robert Scipion **15-19**

LES GENS

Charles d'Angleterre : la vérité sur le célibataire le plus en vue du monde entier **3-43**
 Betty Hutton, bonne de curés. Nixon et « les filles de la révolution ». Burton-Taylor c'est fini (6-7). Frank Judd, le ministre anglais de la Marine, joue les James Bond. Juliana va aux inaugurations à vélo. Caradine, le moine bouddhiste du samedi soir. Le roi de Suède se découvre des muscles (8-9). Il en est de l'amour comme du latin (Dutourd) **9**
 « Le tourment et la fatalité », le nouveau livre de Raymond Tournoux **10**

VOUS

Redevenir étudiante à 40 ans **140**
 Cuisine amusante pour vos dimanches **141**
 Comment vivre économiquement **142**
 Du nouveau pour les vacances **143**
 Faut-il aller à Lourdes ? **144**
 Étoiles cinéma, théâtre et télévision **145-146**

P. 6 et 7 : photos : London Express, F. Fischer, Gamma, Sygma. P. 8 et 9 : photos : Wessex press agency, A.F.P., Sygma. P. 48 à 65 : enquêtes : P. Delobel, A. Bessières, J. Duhamel, P. Dupont, C. Duranteau, D. Lempereur, L. Masurel, P.-H. Lemoine, N. Namia, F. Peretti, Willy. Photos : G. Wurtz (Afm), J. Garofalo, R. Jeannelle, J.-C. Sauer, G. Gery, J.-C. Deutsch, G. Melet (Afm), F. Pages, M. Le Tac, M. Laurent (Gamma), P.-H. Ledru (Sygma), M. Nicol, Huper, Garwood. P. 66 à 72 : Reportages : V. Merlin, A. Chaussebourg, M.-F. Saurat. Photos : M. Le Tac, M. Litran, G. Virgili, R. Jeannelle, J.-P. Biot. P. 73 à 83 : photos : J. Garofalo. P. 84 à 91 : enquêtes à Paris : F. Dublet, H. d'Havrincourt. Photos : H. Bureau (Sygma), J.-C. Francolon (Gamma), M. Litran. P. 93 à 95 : enquête : G. Kelber. Photos : Stern, Sven Simon, Fogliani. P. 100 à 101 : reportage : G. Ullman. Photos : F. Gragnon.

C'EST MAI AU PORTUGAL

L'Europe bouge. Les communistes peut-être demain au gouvernement en France... La révolution dans la rue à Lisbonne sous l'œil d'un général à monocle... Notre reporter Pascal Delobel raconte, Raymond Cartier explique.

En plein centre de Lisbonne, c'est un policier de la police politique. La foule a commencé à le lyncher. Les soldats ont tiré en l'air pour le dégager...



SPINOLA LE GÉNÉRAL CARTIÉRISTE

Raymond Cartier vous explique comment ce Portugal si attaché à son empire a pu s'enthousiasmer pour ce général à monocle qui ne veut plus ruiner la métropole pour garder ses colonies.

● Ils furent les premiers colonisateurs. Ils seront les derniers.

Imaginez Macao. C'est une vieille petite ville sur une toute petite presqu'île. En 1974, des nègres angolais montent encore la garde, l'arme au bras, sur l'isthme large de quelques centaines de mètres qui la relie à la Chine de 800 millions d'hommes, troisième puissance nucléaire mondiale. Le Portugal commence là.

Ou Timor. C'est une île tropicale, à mi-chemin entre Java et l'Australie. La moitié orientale appartenait à la riche Hollande. La moitié occidentale appartenait au pauvre Portugal. La riche Hollande a plié bagages sous la poussée de l'impérialisme indonésien. Le pauvre Portugal est resté. Si vous demandiez à un Portugais quel était l'intérêt de cette colonie minuscule et lointaine, il vous reprenait en vous disant que Timor n'est pas une colonie, mais un morceau de la patrie.

Le pacifiste Nehru a brutalement arraché au Portugal — contre le vœu des populations — Diu et Goa où les Portugais s'étaient établis en 1510. Le Portugal a pleuré Goa comme les Français de 1871 pleurèrent Metz.

Le Portugal de tous les continents a vagabondé pendant ses six siècles d'histoire. Il fut longtemps asiatique et américain.

L'Afrique n'était que quelques factoreries où des traites portugais servaient d'intermédiaires entre les Arabes, razziant les nègres, et les Européens les exportant. Quelques établissements plus profonds, comme Benguela et Lourenço Marques, s'élargirent en un Portugal d'Afrique de 1 500 000 kilomètres carrés et 16 millions d'habitants, dix-sept fois plus vaste et deux fois plus peuplé que le Portugal d'Europe. Le dernier des empires portugais aura été africain.

Les vents de l'indépendance soufflèrent. L'Angleterre, la France, la Belgique durent entrer dans les évolutions dont on put prévoir dès le début l'aboutissement fatal. Le Portugal considéra que ce mouvement de l'histoire ne le concernait pas. On ne peut décoloniser qu'une colonie. Le Portugal n'avait pas de colonies. Le Portugal était une nation pluricontinentale et multiraciale dans laquelle la province européenne aidait et guidait les provinces africaines, la Guinée, l'Angola, le Mozambique, en dehors de tout calcul sordide et de toute idée de domination. Était-ce une ruse, une tentative pour donner le change, une habileté des intérêts économiques implantés en Afrique ? Pour une part sans doute. Mais c'était surtout l'expression d'une conviction nationale



Le leader socialiste Mario Soares, après 4 ans d'exil à Paris et une chaire à la Sorbonne, rentre pour former un gouvernement socialo-communiste.



Le général
Antonio Spínola,
après 15 ans de guérilla
africaine
et 50 ans de dictature,
fait pour son pays
le pari de la démocratie de
gauche.

« Les propositions de Spinoza sont aberrantes » avait déclaré Soarès avant son retour. Il ne fait qu'exprimer le désarroi de la classe dirigeante...

sincère. Le Portugal a cru profondément à sa mission civilisatrice et humanitaire. Y renoncer est une démission en même temps qu'un crépuscule national.

« Nous sommes un petit pays, mais nous sommes un grand peuple. Nous avons ouvert les routes océanes. Nous avons porté le christianisme dans toute la terre. Nous avons fait naître l'une des puissances mondiales de demain, le Brésil. La France a pu renoncer à ses colonies sans cesser d'être une grande puissance. Mais nous, Portugais ? Que restera-t-il de nous ? Que survivra-t-il de notre passé si nous pardons notre outre-mer ? Nous ne serons plus qu'un coin ingrat de la péninsule ibérique, sans horizon et sans idéal... »

A cette obsession historique, à cet idéalisme émouvant, le Portugal a sacrifié les chances les plus brillantes qui aient été données en notre temps à une nation. Il sortit de l'anarchie intérieure et du chaos financier en 1936, grâce à Salazar. La guerre le plaça dans la seule position avantageuse, la neutralité. Il eut la meilleure monnaie du monde. Sa population laborieuse, sérieuse, nombreuse, est excellente. Sa situation géographique, longtemps mauvaise, est devenue de premier ordre avec l'importance économique prise par les rivages maritimes. Si le Portugal avait utilisé toutes ces opportunités pour s'industrialiser, son enrichissement aurait été spectaculaire. Il aurait pu devenir une Suisse de l'Atlantique. Il est resté le plus pauvre de tous les pays européens.

La faute incombe d'abord à Salazar. Il n'y eut jamais un homme d'Etat plus vertueux. Mais le moine laïque qu'il était, plaçait son idéal dans la stabilité et la sobriété, dans la tradition plus que dans la promotion, dans les valeurs du passé plus que dans les chances de l'avenir. Contraste frappant : un simple officier comme Franco donna à l'Espagne un brillant essor matériel alors que le professeur de science économique Antonio Salazar de Oliveira, avec des conditions infiniment plus favorables, laissa sombrer son Portugal. L'empire fut la deuxième raison qui maintint le Portugal en arrière de son époque, qui l'enchaîna à son passé.

Les charges directes de la lutte contre la guérilla africaine sont lourdes : 42 ou 43 % du budget ; plus de 200 000 hommes sous les armes ; un service militaire de quatre ans... Les charges indirectes découlant du drainage des investissements vers l'Angola et le Mozambique sont plus néfastes encore. De sa pauvre substance, le Portugal a extrait un milliard et demi de dollars qu'il a épandus sur l'Afrique en

travaux publics, urbanisation, barrages, usines, etc. Une telle somme aurait fécondé la province européenne. Mais étant sous le coup d'une menace, les provinces d'outre-mer devaient avoir la priorité.

Depuis la mort de Salazar, le courant avait tendance à se renverser. Des technocrates de trente à quarante ans s'étaient assis aux postes de commande de l'économie. Ils se proposaient d'intensifier l'industrie pour accroître le produit national, créer des emplois, bonifier les salaires, lutter contre l'émigration qui allège les comptes de la nation par le rapatriement des économies, mais en la vidant de ses meilleurs producteurs. Ils avaient découvert que le Portugal resterait fidèle à sa vocation en appuyant son développement sur cette mer qui lui avait donné ses gloires. De



Soarès, sa femme et ses deux enfants, Isabel et Joao, ont retrouvé leur appartement de Lisbonne.

grands chantiers navals s'étaient ouverts sur le Tage. De Sines, bourgade d'outre-mer, on avait entrepris de faire un gigantesque complexe portuaire et industriel. Mais comment mener à bien des entreprises ambitieuses avec une guerre africaine qui dévorait les ressources de la nation ?

Plus encore que le réalisme économique, ce qui provoqua le renversement actuel fut la sensation démoralisante que la lutte est vaine. C'est vrai que les mouvements insurrectionnels n'ont nulle part remporté une victoire et que, à l'exception de la Guinée, la loi portugaise règne dans l'ensemble des territoires africains. Mais résister n'est pas vaincre. Contenir n'est pas pacifier. Quand Antonio Spinoza, soldat illustre, a dit qu'il n'y avait pas d'issue par les armes, il a libéré un sentiment qui emplissait l'immense majorité de ses compatriotes. Le régime n'a pas survécu trois mois à ce souffle libérateur.

Mais l'équivoque a surgi aussitôt...

Rentrant d'exil, le leader socialiste Mario Soarès a été accueilli par Spinoza avec des accolades et des larmes. Huit jours auparavant, Soarès avait confié à « la Tribune de Genève », ce qu'il pensait du livre, « le Portugal et son avenir » et de son auteur : « Les propositions de Spinoza sont aberrantes... Il ne faut pas oublier qu'il est un homme du régime et qu'il ne fait qu'exprimer le désarroi de la classe dirigeante à laquelle il appartient... Il n'a encore que des vues colonisatrices. Or, la seule voie juste, pour nous, socialistes, c'est d'accorder l'indépendance totale et inconditionnelle aux peuples des colonies... »

On doit admirer que cette parole sacrilège : « Il n'y a pas d'issue par les armes », soit venue d'un général. Il faut s'émerveiller que les centurions portugais lui aient fait écho. Les paras s'insurgeant pour que la France renonce au combat en Algérie ! Mais ni les centurions ni Spinoza n'acceptent l'abandon pur et simple exigé par Soarès. Quelques heures avant d'être porté au pouvoir, le général disait à Jean-François Chauvel, du « Figaro » : « Il faut obtenir l'adhésion des populations d'Afrique, mais je refuse une décolonisation à la de Gaulle. » L'idéal portugais doit être poursuivi par d'autres moyens que la répression. Commune de langue et de religion, vivant en symbiose depuis des siècles, la métropole et les provinces d'outre-mer doivent s'associer librement dans une fédération d'Etats égaux. L'autodétermination est le moyen d'y parvenir.

Nous sommes tous passés par là. La Hollande et la Belgique ont essayé l'union dynastique. L'Angleterre a essayé l'élargissement et le déblanchiment du Commonwealth. La France a essayé l'Union française. Spinoza entre dans le même chemin raboteux. Le F.r.e.l.i.m.o. de Mozambique, le M.p.l.a. d'Angola, le P.a.i.c.g. de Guinée, lui ont déjà répondu : « Nous ne voulons pas de fédération. Nous voulons l'indépendance. Nous ne cesserons pas de combattre avant qu'elle soit conquise. »

Le socialiste Soarès fait chorus. « Si, pour Spinoza, la fédération est un moyen d'échapper à l'abandon des colonies, alors nous ne sommes pas d'accord ! » Ils s'embrassent quand même. Ce n'est pas bon signe. Les plus cruels déchirements commencent dans les effusions les plus tendres. La décolonisation est obscurcie par les remous consécutifs à la fin d'une longue dictature. Il est regrettable qu'elle n'ait pas été faite quand le Portugal avait un régime stable et fort.



Dans Lisbonne, c'est la chasse à l'homme. Les membres de la police politique sont traqués, fouillés, identifiés et « protégés » par l'armée.

Pascal Delobel dans les rues de la ville en révolution nous câble de Lisbonne son récit des journées dramatiques du Mai portugais qui pourrait être intitulé : " Quand les leaders communistes reviennent en triomphe sur les chars de l'armée..." Les capitaines en révolte avaient prévu une semaine de combat : ils ont gagné en quelques heures. Maintenant, Lisbonne, qui leur était hier hostile, les applaudit et les fleurit d'œillets rouges. Tout a commencé le 9 septembre pour une affaire de soldes...

Ils étaient vingt capitaines réunis clandestinement dans une ferme isolée...

« C'est notre première victoire depuis longtemps... » Les yeux rouges de fatigue — il n'a pas dormi depuis le coup d'Etat —, le capitaine cherche ses mots, comme plongé dans un rêve. Pour la première fois, avec les soldats de sa compagnie qui, dans la nuit du 25 avril, ont pris la route de Lisbonne, il se sent un héros. Pour ce soldat, ce méprisé de l'ancien régime, qui se débattait sans gloire dans les bourbiers coloniaux de l'Angola ou de la Guinée-Bissau, l'heure de l'humiliation est enfin passée.

Tout, dans la ville, est là pour le lui rappeler. Les soldats, comme à la parade, montent la garde dans les rues qui entourent le « Rassio », la célèbre place du Commerce, sous les vivats de la foule, hier encore hostile, et qui les gave maintenant de poisson et de gâteaux. L'œillet rouge aussi que les femmes, vêtements de noir, accrochent au revers des battle-dress, symbole de la « bataille des fleurs » que vit Lisbonne depuis le coup d'Etat des capitaines de l'armée portugaise. Dans la pièce voisine, une petite salle discrète du palais Cova da Moura aux murs ocre et où est installée la junte, ses camarades ont depuis longtemps décroché, sur les grandes cartes murales, les drapeaux signalant les positions des dernières places de résistance. Les capitaines ont été les premiers surpris par la facilité avec laquelle ils ont renversé le régime Caetano. « Nous avions prévu une résistance d'une semaine, confient-ils aujourd'hui. Nous avons stupéfié le monde entier. ». Mais le plus étonnant, c'est que leur mouvement a pris naissance pour une question de gros sous, de soldes. Cela se passe le 9 septembre dernier. Ce jour-là, la vingtaine de capitaines, sur les deux mille que compte l'armée portugaise, se réunissent dans une ferme appartenant à l'un d'eux, près d'Evora, une ville située à 112 km de Lisbonne. Ils sont venus habillés en civil, à bord de leur voiture personnelle, des quatre coins du Portugal. Leur objectif : discuter de leurs salaires, de leur avancement, qui n'a pas suivi, disent-ils, l'augmentation du coût de la vie. Commencée à 14 heures, la réunion s'achève à huit heures du soir. Six heures de discussions au cours desquelles ces baroudeurs dont l'âge moyen est d'une trentaine d'années et qui, pour la plupart, se connaissent déjà, pour s'être rencontrés dans la brousse d'Angola ou du Mozambique, découvrent qu'ils ont non seulement les mêmes problèmes de solde, mais aussi les mêmes difficultés de vie. Certains, (Suite page 97.)



Le putsch a duré 20 heures, fait 5 morts et 40 blessés. Lisbonne est en fête. Traqués, des membres de la police politique résistent jusqu'au soir. Ils sont les derniers à se rendre.



Pas un seul membre de la police politique n'a échappé à l'armée.



La plupart étaient évacués de leur arrestation pour les soustraire à la foule. Le chef de la police politique : arrêté en premier.



Ce ne sont pas les marins du cuirassé Potemkine - mais ceux des bâtiments qui ont remonté le Tage, prêts aux combats de rue.

C'EST MAI 74 AU PORTUGAL A 4 heures du matin, un capitaine réveille le général Spino-la : « Venez écouter la radio, le coup a commencé. - Quel coup ? - Celui que tout le monde désirait... »

(Suite de la page 93.) qui en sont à leur cinquième séjour en Afrique, ont vu leur vie familiale brisée, au point que, au Portugal, on les surnomme déjà les « jeunes divorcés ». Aussi, avant de se quitter, décident-ils de se revoir plus souvent. Souffrant de leur divorce avec la population qui voit en eux les meilleurs soutiens du régime, ils sont las aussi de leurs officiers supérieurs qui font la guerre de leur bureau d'état-major.

Mais comment changer l'armée sans changer le régime et... les Portugais eux-mêmes, dépolitisés, anesthésiés par quarante-huit ans de salazarisme ? C'est ainsi que l'idée du coup d'Etat naît. Et, le 1^{er} décembre dernier, ils se réunissent à nouveau, mais cette fois à Obidos. Et à 9 heures du soir, après sept heures de discussions, une « commission » centrale, comprenant trois représentants de chaque corps d'armée, et composée de dix-huit capitaines, est mise sur pied, avec pour objectif d'étudier la possibilité et la préparation d'un coup d'Etat.

Au même moment, dans son appartement de la rue Rafael-Ambrade, au premier étage d'une maison modeste de Lisbonne, à la façade décorée de faïence verte et blanche, un homme, le visage de von Stroheim, les cheveux grisonnants, âgé de soixante-quatre ans, met la dernière main à un livre qui lui tient à cœur et qu'il a intitulé « Portugal e o Futuro » (« le Portugal et l'Avenir »). Il s'agit d'Antonio Sebastiao Ribeiro de Spino-la, un général de cavalerie, ancien commandant en chef et gouverneur de la Guinée-Bissau. C'est un baroudeur. Engagé dans la cavalerie à l'âge de vingt ans par goût du romantisme et par passion des chevaux, confie-t-il, il s'est marié une seconde fois avec l'armée, disent de lui ses amis.

Cet homme, plutôt rustique, aime l'aventure plus que les salons. Pendant treize ans, il fait la guerre en Afrique, d'abord en Angola, puis en Guinée, luttant contre la rébellion. Et il l'a fait non pas de son quartier général, mais sur le terrain, au milieu de ses hommes, partageant leurs rations. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un hélicoptère et une Jeep sont prêts pour lui permettre de gagner rapidement les lieux d'un éventuel accrochage. Ses soldats le lui rendent bien. Avec lui, ont-ils dit, les pertes étaient beaucoup plus faibles. Simple et distingué, en guerre le général Antonio Spino-la aime aussi le panache. Il commande en gants noirs et le stick sous le bras. Son monocle lui a valu, de la part de ses troupes, le surnom de « Dayan du verre », un Dayan que n'appréciaient pas beaucoup ses collègues des états-majors.

La publication de ses premiers livres, et notamment du quatrième, intitulé « Un Portugal nouveau », lui a valu aussi quelques ennuis de la part du gouvernement Caetano. Elevé par décret, avant la sortie du livre, à l'ordre de la Tour et de l'Épée, la plus haute distinction militaire accordée depuis un demi-siècle à un officier, le gouvernement décide de lui remettre cette décoration au cours d'une cérémonie privée.

Mais le général Spino-la refuse. Finalement, il sera décoré dans la cour d'une école militaire abritant les pupilles de l'armée et la télévision portugaise retransmettra la cérémonie, mais sans le son. Aussi, quand le gouvernement, le 19 janvier dernier, apprend la sortie prochaine d'un nouveau livre, intitulé cette fois « le Portugal et le Futur », il presse Spino-la de renoncer à son projet. Pour la première fois, il dit ouvertement que le Portugal ne pourra pas gagner la guerre militairement. Finalement, le gouvernement Caetano n'interdit pas le livre, craignant que la mesure soit impopulaire.

Cela n'empêche pas le général Spino-la d'être destitué trois semaines plus tard. Chez les capitaines, qui ont fait de lui leur héros national, c'est l'indignation, la colère. Ils décident d'avancer la date du putsch. Une ultime réunion a lieu le 24 mars dernier à l'académie militaire pour mettre au point les derniers détails. Elle est dirigée par le lieutenant-colonel Bruno, le bras droit du général Spino-la. Il est âgé de trente ans. Mais la D.g.s., la police d'Etat, qui a intercepté les consignes passées par téléphone sur tout le territoire, apprend l'affaire *in extremis*. Les insurgés qui ont réussi à placer l'un des leurs au sein de la D.g.s. afin d'être renseignés, sont avertis également de la fuite. Un contre-ordre de dernière minute est aussitôt envoyé. Mais le télégramme annulant l'opération ne parvient pas aux officiers du 5^e régiment de Caldas da Rainha, qui prennent la route de Lisbonne seuls. Ils seront stoppés par un détachement de la garde républicaine aux portes de la ville. Pour le lieutenant-colonel Bruno, c'est la prison. Plusieurs dizaines de capitaines vont l'y rejoindre rapidement.

Mais la police politique croit avoir maté une fois pour toutes les capitaines. Ce qu'elle ignore, c'est que les deux P.c. révolutionnaires établis dans le pays, l'un au nord, l'autre au sud de Lisbonne, n'ont jamais cessé de fonctionner.

La « commission centrale » se réunit pour la dernière fois le 23 avril. Le jour J est fixé à lendemain. Les capitaines ont préféré réduire le délai au maximum pour des raisons de sécurité. Mais, cette fois-ci,

se méfiant du téléphone, ils ont mis au point un nouveau système d'alerte. Dans la journée, tous les officiers des unités affectées au mouvement, reçoivent la consigne de se munir, pour la soirée du 24 avril, de transistors capables de capter Radio Club Portugal et la station « Renaissance ». La première est une petite station commerciale.

A 23 h 55, le speaker annonce : « Dans cinq minutes, il sera minuit. Je vais vous mettre, en attendant, le disque « Et après l'adieu », une chanson de Paolo De Sarvalho qui a représenté le Portugal au festival de l'Eurovision à Brighton. » Pour les insurgés répartis sur tout le territoire, c'est le signal. Mais il faut attendre confirmation. Aussitôt, ils se sont penchés sur la seconde radio, « Renaissance », un poste catholique. C'est l'heure de l'émission intitulée « Limites », une émission jugée par le gouvernement Caetano comme subversive.

La confirmation arrive à 1 h 5, très exactement. Il s'agit des trois premières paroles du disque de José Alfonso, intitulé « Grandola terra morena ». A l'aube, à 4 h 15, les premières troupes se mettent en route pour Lisbonne. Cette fois-ci, rien n'a filtré. L'effet de surprise joue complètement.

Après sa destitution, le général Antonio de Spino-la s'était retiré dans son appartement de Lisbonne. La veille, son aide de camp, qui participait au mouvement des capitaines, lui a fait part du projet. « Il est nécessaire de faire quelque chose pour ce pays, mais, surtout, pas de violence, lui recommande alors le général. »

Quand, à 4 heures du matin, le 25 avril, un capitaine vient le sortir du lit et lui dit : « Venez, venez écouter la radio, le coup a commencé. » « Quel coup ? », rétorque le général. « Celui que tout le monde désirait », lui répond le subordonné. « Alors très bien ; puisque vous m'avez fait sortir du lit, je vais écouter avec vous. » Il va, minute par minute, suivre les messages des régiments, le visage sans expression, impassible, comme si rien ne le concernait. Ce n'est qu'à 9 heures qu'il laissera échapper un simple mot : « Bravo ! »

Plus tard, à l'attention des capitaines, il ajoutera : « Ils ont bien fait les choses. C'était une belle opération. » Il est admiratif. Il était encore en pantoufles et vêtu d'une simple robe de chambre. Quelques heures plus tard, sollicité par le mouvement, il part recevoir la démission du gouvernement Caetano.